

LACORDAIRE AVOCAT

En 1822, Lacordaire avait fini son droit. Il lui fallait choisir une carrière. Doué comme il l'était pour la parole, il ne pouvait y avoir d'hésitation pour lui ni pour les siens. Ce fut pour le barreau qu'il opta. Mais Dijon semblait à sa mère un théâtre trop étroit, et, aux prix de lourds sacrifices, elle n'hésita pas à l'envoyer à Paris, en le recommandant, par l'intermédiaire du président Riambourg, à M. Guillemin, avocat à la Cour de Cassation et aux Conseils, catholique et royaliste ardent. M. Riambourg avait écrit à M. Guillemin qu'il ne s'agissait plus que de donner à ce jeune homme une bonne direction. M. Guillemin comprit qu'à Paris il s'agissait de lui indiquer un confesseur; mais à son étonnement Lacordaire répondit: — Oh! non, monsieur, je ne fais pas ça!

M. Guillemin ne l'en garda pas moins comme secrétaire. Il lui donna des dossiers à étudier et des mémoires à rédiger, en même temps qu'il s'efforçait de lui procurer des affaires. Lacordaire se fit un devoir de s'absorber dans l'étude du droit, autant par conscience que pour arriver le plus tôt possible à soulager sa mère de la pension qu'elle payait pour lui. Mais ce ne fut pas sans regret.

"Hélas!" écrivait-il à M. Lorain, j'ai dit adieu à la littérature. Je n'ai conservé avec elle que cette mystérieuse correspondance, cet accord secret qui unit l'homme de goût avec tout ce qui est beau sur la terre. Et, cependant, j'étais né pour vivre avec les Muses!

Comme science, le droit continuait de l'intéresser médiocrement; mais il obtenait à la barre des succès qui ne lassaient pas de l'encourager. Dès la première épreuve, il avait pris une juste confiance en lui-même. "J'ai senti, écrivait-il, que le Sénat romain ne serait pas capable de m'émouvoir."

Il eut, un jour, l'occasion de plaider devant Berryer, qui fut tellement frappé de son talent qu'il le fit venir le lendemain pour causer avec lui et qu'il lui dit:

"Vous pouvez vous placer au premier rang du barreau; mais vous avez de grands devoirs à éviter, entre autres l'abus de votre facilité pour la parole."

On cite aussi, à son sujet, un mot du président Segur:

Messieurs, ce n'est pas Patru, c'est Bosuet!

Mais, d'instinct, je me mettais toujours un peu de ces mots-là. Quoi qu'il en soit, Lacordaire n'avait point, de ce côté, éprouvé de déboires et il y avait là de quoi satisfaire déjà la seule passion qu'il sentit alors en lui: un vague et faible tourment de la renommée.

Là fut la seule passion. Est-ce exact? Il est, en effet, une question qu'il est impossible de ne pas se poser, toutes les fois qu'on plonge dans le passé d'un être qui a vécu, et que le respect ne défend pas de soulever, même lorsqu'il s'agit d'un prince. Lacordaire avait vingt ans. Tous ceux qui l'ont connu à cette époque s'accordent à nous le représenter comme très séduisant d'aspect, grand, mince, d'une tournure élégante, le visage pâle et déjà ascétique, mais éclairé par des yeux profonds, bordés de longs cils.

Et, par un rare privilège, la jeunesse de Lacordaire sut échapper à ce qu'il appelait lui-même "les émotions faciles de la chair et du sang"; les deux premières années de son séjour à Paris n'en furent pas moins un temps pénible durant lequel il s'agitait "sous l'Etna de la vie". A certains jours, il rêvait la gloire; puis, le lendemain, il écrivait à un ami: "Je ne comprends pas comment on peut se donner tant de mal pour cette petite sottise. Vivre tranquille au coin du feu, sans prétention et sans bruit, est chose plus douce que de jeter son repos à la renommée pour qu'elle nous couvre en échange de paillettes d'or."

Parfois, le désir de voir des pays nouveaux était la forme que prenait son inquiétude, et les seuls mots de "grande Grèce", le faisaient trembler et pleurer. Puis, au contraire, il se persuadait qu'il ne serait jamais content de lui que lorsqu'il posséderait trois châtaigniers, un champ de pommes de terre, un champ de blé et une cabane au fond d'une vallée suisse. Dans sa chambre solitaire de la rue du Dragon, il rêvait d'une sure de campagne; à peine avait-il passé le Pont-Neuf que ce rêve était remplacé par celui d'une vie active et brillante, et ces variations incessantes faisaient naître chez lui le dégoût de l'existence que son imagination avait à l'avance usée.

"Je suis rassasié de tour, écrivait-il à M. Lorain, sans avoir rien connu."

Il souffrait également de sa solitude et de l'insouffrance de son cœur. A Paris, au milieu de huit cent mille hommes, il se sentait dans un désert. Il cherchait des amitiés humaines, et ces amitiés le suyaient ou le trompaient.

"On est, écrivait-il, l'âme qui comprend la mienne?"

Il n'avait plus d'intérêt, plus de goût à rien, ni aux spectacles, ni au monde, ni aux jouissances d'amour.

CHOSSES DROLATIQUES

CONSTRUCTIONS RAPIDES
Le mécanicien Georges M. faisait tout dernièrement visiter la ville de Rimouski à un Américain qui ne cessait de vanter la célébrité des entrepreneurs et des constructeurs de son pays.

A New-York, disait-il par exemple, il arrive souvent que vous voyiez les fondations d'une bâtisse le matin et que très à bonne heure dans l'après-midi une forte structure d'acier pour un gratte-ciel soit visible sur les mêmes fondations, etc., etc.

L'Américain était si absorbé dans ses inventions qu'il n'avait pas remarqué que notre ami Georges lui faisait faire le tour des trois rues principales pour la vingtième fois lorsqu'on passa devant l'Évêché.

— Qu'est-ce donc que cette magnifique construction?

— C'est ce que je me demande à moi-même: ça n'y était pas ce matin!

Notre vantard resta bouche bée pendant que l'automobile continuait son vingt-et-unième tour.

— Qu'est-ce donc que ce monument? demanda-t-il encore en passant devant le monument des braves.

— Ça, c'est une statuette qu'on a mis là hier au soir pour annoncer aux enfants un exercice de tir à la cible qui a eu lieu avant-midi en dehors de la ville. Ça les amuse ces pauvres petits.

VIOLENTE QUERELLE DE MENAGE

Le mari voyant qu'il ne parvient pas à avoir le dernier mot sort en claquant la porte sur une âpre réplique de sa femme.

Une dame hoche la tête. Moi, dit-elle, à l'épouse furieuse, je ne fais pas comme vous. J'évite tout motif de discussion avec mon mari. Dès que je soupçonne un léger désaccord entre nous je m'empresse de céder; il me reproche quelque chose, je lui réponds très doucement, lui laissant toujours le dernier mot et je ne le laisse jamais partir mécontent.

— Pourquoi cette soumission?

— Je vais vous dire, nous sommes jongleurs de notre métier. Tous les soirs au cours de notre numéro, je me tiens debout contre une planche et mon mari me plante à toute volée des coups tout autour du corps. Alors vous comprenez.

LE PREMIER TOUR DU MONDE

L'Espagne vient de célébrer le quatrième centenaire du premier tour du monde qui ait été accompli. Magellan était parti de Séville le 25 août 1519. On sait qu'il périt aux Philippines. Dix-huit de ses marins seulement purent regagner l'Espagne. Ils revinrent à Séville le 8 septembre 1522, ayant accompli, en trois ans et quatorze jours, le premier voyage complet de circumnavigation autour du globe, et démontré par là même que la Terre était ronde.

Jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, tous les navigateurs qui firent le tour du monde y mirent cette même durée moyenne de trois ans. Il est vrai que ces marins ne naviguaient que dans un but d'exploration et de recherches scientifiques et n'avaient pas l'intention d'établir des records.

Cependant, le tour du monde qu'ils faisaient était le véritable tour du monde, car, dans l'ancienne marine à voiles, on n'admettait aucun aytut réelment fait ce voyage autour du globe que les marins qui, dans un même voyage, avaient doublé "les trois caps", c'est-à-dire le cap Horn, celui de Bonne-Espérance et la pointe de Torrès, en Australie.

Comment eût-on pu, d'ailleurs, songer un seul instant à faire le tour du monde autrement que par les routes maritimes?

LE RETOUR DES RELIGIEUX EN FRANCE

Paris.—Des projets sont en voie d'exécution pour permettre à un certain nombre de religieux de revenir en France. Quatre projets de loi ont été soumis par le gouvernement à la chambre des députés, pour accorder à quatre de ces Ordres la liberté de s'établir en France. Les Ordres en question sont: Les Pères Blancs, ou la Congrégation des Missionnaires d'Afrique; Les Franciscains, la Congrégation des Missionnaires Africains de Lyon, et la Société des Missionnaires du Levant.

Ces bills ont été renvoyés à la commission des affaires étrangères de la chambre.

propre. Il sentait sa pensée vieillir, et il en découvrait les rides à travers les fleurs dont son imagination la couvrait encore. Il commençait à aimer sa tristesse et à vivre beaucoup avec elle. C'était Dieu qui agitait son cœur de vingt ans, mais c'était ce cœur même qui devait l'aider à trouver le remède au mal dont il souffrait. Remédium sinime, disaient les pieux ouvriers d'autrefois qui travaillaient aux cathédrales gothiques. Lacordaire est arrivé à la foi non par une illumination subite et par un coup de grâce, comme on aurait dit au XVIIIe siècle, non par le raisonnement philosophique ou par l'influence d'un homme, mais par la sensibilité. Comte d'Haussonville, de l'Académie française.

UNE TABLE REMARQUABLE

Webster, Mass.—Une table assez remarquable, exposée à la vue des passants dans la vitrine d'un magasin, témoigne de la patience, du travail et de l'habileté de M. Roméo LaFortune. Par son originalité, sa simplicité et sa symétrie, l'œuvre de ce jeune Franco-Américain est unique de son espèce jamais vue à Webster.

Ce meuble fut le résultat d'un long travail de la part de son auteur. Il y a plus de deux ans, M. LaFortune avec son canif, du papier sablé et de la colle forte se mit à rassembler et à disposer avec goût des petits morceaux de bois qui, par eux-mêmes, n'étaient propres à rien.

C'est qui, au début n'était qu'un passe-temps devant bientôt une passion chez lui. A l'œuvre qui eut de si modestes débuts, M. LaFortune consacra désormais tous ses temps libres. Les morceaux de bois étaient alors disposés d'après un plan qui, peu à peu, se précisait, se matérialisait et prit forme, grâce à l'habileté et à la patience du jeune homme. Ce n'est qu'après plus de deux ans de travail des plus laborieux et des plus exigeants que l'ouvrier revêtit les plaisirs si doux de l'œuvre achevée et l'orgueil de voir en exposition une table due uniquement à son esprit et à sa patience.

Le dessus de cette table, qui en est la principale partie et celle qui a demandé le plus d'effort, est composé de 4,000 pièces de bois, entre autres de l'acajou, du pin, du noisetier, du chêne, du cèdre et du bouleau. La table toute entière en contient 5,082. En plus de bois il a fallu 30 bouteilles de colle forte, et comme nous l'avons dit au début, un canif et du papier sablé.

La table a deux pieds de long et de large, elle est de forme octogonale; le dessin en est à la fois difficile et remarquable, par ailleurs l'ouvrier la créa de toute pièce, c'est ce qui en fait l'originalité. Il a fallu souvent détruire et recommencer, mais jamais le découragement ne l'emporta sur l'ardeur et la patience du jeune Franco-Américain.

L'EVOLUTION DES SOVIETS VERS LE CAPITALISME

Helsingfors.—Un incident grave vient de se produire au congrès des soviets; il montre la détermination d'une grande partie de délégués, sinon de la majorité, d'aller encore plus loin dans la voie de nouvelles concessions au capitalisme que ne le prévoit le projet présenté par le gouvernement à ce sujet.

Une commission spéciale avait été nommée par le congrès pour examiner ce projet. Elle est composée des délégués "sans parti", des représentants de la conférence économique d'Etat, de plusieurs commissaires du peuple et des membres du comité central du parti bolcheviste.

Au cours de ses discussions, la commission a sensiblement modifié le projet gouvernemental, et elle a inclus des propositions qui sortent de la limite du nouveau "recul" fixé par le gouvernement et le comité central exécutif. Les membres du comité central bolcheviste restés en minorité ont violemment protesté contre l'attitude de la commission et ont déclaré qu'ils ne prendraient plus part à ses travaux.

A L'ACADEMIE FRANCAISE

Le doyen d'âge de l'Académie française, M. de Freycinet, est entré le 14 novembre dans sa quatre-vingt-dixième année.

Cette belle longévité n'a été dépassée, depuis que l'Académie existe, que par quatre membres de l'illustre Compagnie: le marquis de Saint-Aulaire, un des ancêtres de notre ambassadeur à Londres, et Fontenelle, au dix-septième siècle; le comte de Rouleau, un des prédécesseurs, en 1802, du cardinal Mercier à l'archevêché de Malines, et Ernest Legouvé au dix-neuvième.

C'est le fauconnier d'Emile Augier qu'occupe, chez les Quarante, M. de Freycinet. Il fut élu en 1890.

Mais il a, dans la Compagnie, un aîné d'élection: le comte d'Haussonville, titulaire depuis 1888, du fauteuil de Caro.

A l'Académie des sciences, M. de Freycinet est à la fois doyen d'âge et doyen d'élection. Il y siège depuis plus de quarante ans, au fauteuil de Bussy, qu'il remplaça le 8 mai 1882.

Un seul des confrères de M. de Freycinet à l'Institut de France était déjà au Palais Mazarin quand il y entra ce jour-là: M. Foucart, membre de l'Académie des inscriptions depuis 1878.

Ce dernier est le doyen d'élection de tout l'Institut dont M. de Freycinet est le doyen d'âge.

LE LABEUR QUOTIDIEN DE M. POINCARÉ

Malgré les soucis de l'heure présente, M. Poincaré a conservé son accueil souriant pour tous ceux qui peuvent l'aborder. Il travaille 18 heures par jour, se rend compte de tout, est au courant de tout, étudie par lui-même tous les documents soumis à sa signature.

M. Poincaré a un rival: c'est M. Millerand, président de la République, et l'activité des deux hommes d'Etat peut être donnée en exemple à la France entière.

LEGISLATION DANOISE

SUR LE MARIAGE

Copenhague.—La publication des bans en vue d'un mariage n'est possible que si les deux parties font une déclaration écrite d'où il résulte que ni l'un ni l'autre n'a été affecté par une maladie sexuelle présentant encore le danger d'infection pour le conjoint ou de transmission aux enfants, ou bien si l'une des deux parties ne peut faire une telle déclaration, que l'autre a été mis au courant de la maladie qui s'y oppose.

Le divorce devient possible dans les cas suivants: après une séparation légale de 18 mois, si les deux parties le demandent; après une séparation légale de 30 mois, si l'une seule des deux parties le demande; après une séparation de fait de trois ans pour incompatibilité d'humeur, si l'une des parties le demande et n'est pas la principale responsable de la séparation, tandis que l'autre partie s'oppose à la séparation.

En ce qui concerne la garde des enfants, elle doit être confiée par le tribunal à l'un ou à l'autre des époux, en ne tenant compte que de l'intérêt de l'enfant. L'enfant de moins de deux ans n'est élevé à sa mère que s'il y a des raisons tout à fait sérieuses. Au cas de divorce pour adultère, le tribunal peut interdire au coupable de se remarier avant un délai qui peut atteindre deux ans.

DORMEZ LA TÊTE AU NORD...

Si les documents détérrés par un journal hebdomadaire français sont authentiques et si leur auteur a suivi la théorie qu'il y énonce, les glandes de singe du savant docteur Voreneff sont enfouies. Ces vieux papiers retrouvés datent de 1860 et sont signés du nom de von der Fischweiller, lequel vécut jusqu'à l'âge de 109 ans. Si vous voulez vivre jusqu'à une vieillesse avancée, suivez l'ordonnance de ce médecin:

"Quand vous vous mettez au lit, ayez soin de toujours prendre un compas et à l'aide de ce compas de placer votre lit de façon à ce que votre tête soit tournée directement vers le nord et vos pieds au sud. Dormez profondément dans une position complètement horizontale et vous vivrez longtemps."

Le médecin en question explique plus loin qu'après de patientes et minutieuses études, il avait découvert qu'un corps placé dans cette position se trouvait dans l'axe des différents courants magnétiques qui viennent du Nord, lesquels courants, traversant le corps, régularisent la circulation du sang et maintiennent les tissus.

Allons, ami lecteur, en plus d'une robe de nuit, si vous voulez vivre longtemps, il vous faut maintenant vous coucher avec un compas!

AU PARADIS BOLCHEVISTE

Tout n'y est point parfait encore, assurément, mais il est du moins un crime que le régime soviétique n'a pas été long à supprimer, alors que l'on ne parvient pas à l'extirper des pays capitalistes.

Il arrive souvent, en effet, dans ces pays arriérés, qu'il faille se méfier des billets ou des pièces que l'on vous donne, car d'adroits filous ne cessent de fabriquer de la fausse monnaie.

En Russie, rien de pareil à craindre: l'idée ne vient plus à personne de contrefaire les roubles—et pour cause! D'abord, le papier est hors de prix, et l'on a les plus grandes peines à s'en procurer; puis les frais de fabrication seraient tels que le métier ne nourrirait plus son homme. Il n'y a donc plus de faux monnaieurs au pays des Soviets.

Il est vrai qu'un prix dont on paie un si beau résultat, il n'y a guère lieu de se réjouir.

CHEVALIERS DE COLOMB DU CANADA

Il se fait actuellement un grand travail, à Montréal, en vue de l'organisation du grand congrès des Chevaliers de Colomb, qui doit avoir lieu, ici, durant la semaine du 7 août prochain. On s'attend à ce qu'au moins 500 délégués de toutes les parties des deux Amériques assisteront à ce congrès, le deuxième du genre tenu dans la métropole canadienne, depuis le congrès eucharistique de 1910.

L'ordre des Chevaliers de Colomb comprend, en Amérique, 900,000 membres, dont 70,000 au Canada. L'immeuble que les Chevaliers de Colomb de Montréal sont à ériger, rue de la Montagne, sera peut-être prêt, l'été prochain. Il servirait alors de quartiers généraux, pour le congrès.

ROUGES FORT ACTIFS CHEZ LES AMERICAINS

New-York.—Un grand journal de New-York publie des articles dans lesquels il est dit que des milliers d'hommes et de femmes déploient la plus grande activité, aux Etats-Unis, dans le dessein de renverser le gouvernement. Ces hommes et ces femmes travaillent sous les ordres directs du gouvernement soviétique de la Russie. Il va sans dire que leurs espoirs seront déçus. Le département de la justice serait parfaitement renseigné.

LE GRAND JOUR

Le petit n'en revient pas lorsque, encore couché, il vit sa mère ouvrir l'armoire en bois blanc pour en tirer ses habits du dimanche. Sans doute, ce n'était pas un costume comme en portent les petits riches; une culotte bleue rapée aux genoux et un veston déjà bien des fois lavé et brogé. N'importe! Il trouvait ses habits du dimanche beaucoup plus beaux que ceux de la semaine. Et pourtant, aujourd'hui, c'était mercredi. Il fut si heureux qu'il se leva tout de suite et tout seul. Sa mère n'eut pas besoin de le prendre dans son lit en lui disant: — Il est temps que tu te leves.

Son père, assis près de la table, depuis longtemps, ne l'avait pas vu rire. Il savait vaguement, par l'avoir entendu répéter, que la misère était entrée dans la maison. La maison? Un logement composé d'une pièce et d'une cuisine sous les toits, non loin de l'avenue de Saint-Ouen. Il savait encore que naguère son père travaillait et qu'un caïman lui avait brisé une jambe. Reclamations assignations en justice, rien en réussissant; et le pauvre homme restait avec une jambe de bois sans avoir obtenu deux sous d'indemnité.

Le petit s'habilla tout seul, comme il le savait le faire. Ensuite il déjeûna d'un peu de pain et de lait chaud. Son père, soucieux, ne mangea ni ne but rien. Il ne comprenait plus: puisqu'il avait lui, ses habits du dimanche, pourquoi son père n'était-il pas joyeux?

La lumière grise d'un matin de décembre entrant par la fenêtre, comme la misère du monde. A l'horizon, le vent dispersait sur les fumées des usines et rebattait sur la terre tous les brouillards du ciel. Il semblait que la conscience des hommes dut en être troublée et que, dans cette atmosphère, ne pussent germer que des pensées de mélancolie et de désespoir.

Il ne prononçait pas une parole, peut-être n'aurait-il pas pu. Quand il fut veçu à bout de son pain et de son lait—ce ne fut pas long—il alla vers sa mère qui, sans courir, les bras pendants, s'était assise sur le lit. Elle non plus n'était pas gaie ce matin? Alors pourquoi lui avoir donné ses habits du dimanche? Il aurait mieux valu les laisser dans l'armoire. Mais à cinq ans, la vie nous réserve encore beaucoup de découvertes.

Tout à coup, comme prenant une brusque résolution, son père se leva. — Allons! dit-il.

Il ne prononça que ce mot: La maman dit.

— Tu vois? Tu vas partir avec ton père.

Il eut envie de rire et de battre des mains. Ainsi, il allait se promener avec son papa? Il ne se rappela point que cela lui fut arrivé déjà si loin qu'il remontait dans ses souvenirs, et Dieu sait si l'on en a à cinq ans!

Mais elle réfléchit: — Il ne fait pas chaud de matin. Je t'aurais peut-être mieux de lui donner son sapuchon.

Allons! Il était dit que la fête serait complète. C'est qu'on avait soin de ce sapuchon! On ne le prenait dans l'armoire que lors des grandes circonstances, et il reconnut, à ce signe, qu'aujourd'hui serait un beau jour.

Elle le lui mit sur les épaules. Elle l'embarassa en répétant: — Tu vas partir avec ton père.

Mais elle ajouta tout bas: — Mon pauvre petit!

Ils remontèrent par l'avenue de Saint-Ouen jusqu'à la Fourche, puis ils entrèrent dans une grande cour qu'il ne connaissait pas et qui lui plut beaucoup parce qu'il y avait deux arbres. Toutes les feuilles étaient depuis longtemps tombées, mais il suffisait de se les imaginer, pour que toute la vie en prit un air de fête. En même temps il se demandait ce qu'ils venaient faire dans cette cour et cela l'amusa. Il vit même un petit garçon, un peu plus âgé que lui, et il se dit: — Moi, je suis bien plus heureux que lui. Je n'ai pas besoin d'ailler à l'école.

Juste à ce moment un homme arriva, coiffé d'une calotte noire, un balai à la main. Le petit entendit quelques mots: — Pas le droit... Défendu... Ils s'en allèrent. Dans d'autres cours ce fut la même aventure. Cependant il y en eut une où ils purent s'arrêter et il eut le plaisir de regarder les fenêtres des maisons: il n'y en avait pas une qui fut ouverte.

Mais il fut très étonné d'entendre son père: depuis longtemps cela ne s'était pas produit. Il écouta. Il était peut-être seul à écouter. Le chat-teur se tut, comme attendant quelque chose. Il recommença, de nouveau se tout. Deux fenêtres s'ouvrirent et il y eut le bruit que font deux gros sous tombant sur le ciment. Il dit à haute voix: — Merci, messieurs, dames! Merci beaucoup!

Et tout bas, au petit: — Ramasse-les.

Le petit décroisa ses bras de dessous son capuchon. Il ramassa les quatre sous et revint prendre sa place auprès de son père. Mais il eut de regarder les fenêtres en soupirant: il se tint la tête basse, le visage triste.

L'ARRIVEE DE M. COUE

Emile Coué est arrivé à New-York, par le "Majestic." Il a été reçu au quai par de nombreux admirateurs, auxquels il fit part de son intention d'ouvrir une clinique à New-York. Il a exprimé l'espoir que ses méthodes seraient introduites dans les écoles de médecine pour combattre les maux dont est affligée l'humanité et dans les prisons, pour corriger les tares et les vices.

M. Coué a accueilli les journalistes venus au devant de lui par un reproche. "Il ne faut pas m'appeler "docteur," a-t-il dit, je suis M. Coué, tout bonnement."

Il a annoncé qu'il lui serait impossible de soigner personnellement tous les malades qui se présenteront à lui, et il a dit qu'il avait déjà l'homme qui serait chargé de diriger la clinique de New-York.

Au cours du trajet de la Quarantaine au quai, M. Coué a longuement discuté ses méthodes avec les journalistes et du but de son voyage aux Etats-Unis.

"Le but unique de mon voyage, a-t-il dit, est d'enseigner l'emploi de ma méthode. Je viens ici comme un apôtre. Mon plus grand désir est de voir ma méthode d'autosuggestion introduite dans les écoles de médecine. "Ma méthode est également efficace dans la guérison des défauts du caractère. Je voudrais la voir introduite dans les laboratoires et les pénitenciers.

"Elle est encore efficace dans les maladies organiques, qu'elle guérit quelques-fois. Il est facile de guérir des ivrognes si ceux-ci le veulent."

Un journaliste ayant demandé à M. Coué s'il appliquait les principes de Liebaud, fondateur à Nancy d'un des plus fameux laboratoires de psychopathologie, M. Coué répondit: "Non, je ne suis pas un adepte de Liebaud. J'ai commencé à étudier l'hypnotisme en 1901, par simple curiosité, puis j'ai fait des expériences. C'est alors que je me suis séparé des méthodes de Liebaud, où la suggestion était faite sur des sujets hypnotisés. Moi, je n'ai pas recours à l'hypnotisme. J'enseigne aux gens comment se "suggérer" à eux-mêmes. Je ne donne que des conseils, et je n'emploie nullement la suggestion hypnotique.

"Je fais fermer les yeux à mes malades, puis je les prie d'écouter ce que je dis. Ceci fait, je leur commande d'ouvrir les yeux et de continuer à se suggérer eux-mêmes. "Je n'évoque aucune aide divine, ni ne parle de religion. Naturellement, si le patient est religieux et évoque l'aide divine, je le laisse faire. "J'espère réduire la puissance de la maladie, car si "vous devenez plus fort, chaque jour, il devient plus facile de résister à la maladie."

Comme quelqu'un lui demandait s'il avait eu le mal de mer au cours de la traversée, M. Coué a répondu en souriant: "Non, je ne l'ai pas eu, car si je l'avais eu, j'eus donné un fort mauvais exemple."

LE NAVIRE

Comme les prompts coursiers à la crièrière d'or volaient avec le char où s'embarquait Neptune. La vapeur sur son aile, à travers la lagune. Enlève le navire et geint comme Stentor.

Dans les lointains la mer illumine le bord. De son infini bleu, de l'aurore à la brune. Et le marin ne voit, redresse sur la lune, Qu'une mouette au large où son vol prend l'essor.

Soudain le vent soulève en montagues les vagues. Et seule au loin sourit une île aux contours vagues. Mais le vaisseau se rompt sur ses rocs agresseifs.

Dans la vie on navigue ainsi sur la tempête. Et la passion dresse, attirante, ses récifs: Heureux qui les évite et dans le port s'arrête.

— Salem El Koubi.

LES POULES DE L'IMMORTEL

Maurice Donnay, qui s'est retiré dans sa campagne du "Priuré," s'aperçut, un jour, avec un certain déplaisir, que les poules du voisinage se glissaient dans sa propriété, et exerçaient des ravages dans ses patères de fleurs.

Le jardinier parlait de rien moins que de s'armer d'un fusil, mais l'académicien montmartrois avisa un moyen moins tragique et tout aussi sûr.

Il demanda à sa cuisinière une douzaine de beaux œufs, puis les disposa lui-même sur le gazon d'une de ses pelouses, à proximité du chemin public.

Quelques paysans voisins passèrent, les virent, et repandirent la nouvelle... Si bien que les propriétaires des poules, furieux de voir qu'elles poussaient chez Maurice Donnay, se décidèrent incontinent à les tenir enfermées.

Faits Divers

La France ne desire nullement écraser l'Allemagne et si elle prend des mesures dans le bassin de la Ruhr, ce n'est pas par esprit militariste, mais parce que—épuisée—elle n'a d'autre recours que de demander tout ce qui peut lui donner, sur l'heure, pour lui permettre à elle de reprendre haleine et d'aller de l'avant.

Dans "l'Echo National," M. Tardieu constate que "les Allemands eux-mêmes ont proclamé que, depuis 1920, nous avons abandonné, plus de quarante pour cent des créances justifiées par le traité de Versailles. Nous voulons que ce qui reste ne suive pas le même chemin. Notre désir n'a rien d'excessif, d'inique ou d'imprialiste."

Paris.—Le musée du Louvre a fait l'acquisition d'un tableau de M. Le Nain et il a accepté le don d'un "Joueur de flûte," attribué à Velasquez et de la "Poularde plumée," de Van Dyck.

Paris.—Le comité du centenaire d'Ernest Renan, sous la présidence de M. Leon Bénard, a décidé, en principe, que ce centenaire serait célébré par une grande séance, à la Sorbonne, le 28 février.

Paris.—Une dépêche de Varsovie dit: "Le système métrique qui a été introduit en Pologne en 1919 a été déclaré obligatoire sur tout le territoire de la république. Il sera désormais interdit de se servir des anciennes mesures sous peine de contravention."

Paris.—La Seine, qui a deux fois menacé de répéter la désastreuse inondation de 1910, monte de nouveau. Si la pluie ne cesse pas, on peut craindre une crue dangereuse. L'eau envahit déjà les quartiers bas et emporte du sable de construction qui était là depuis plusieurs semaines. Les mesures destinées à prévenir la répétition du désastre de 1910 n'ont été mises en vigueur que partiellement.

CINQUANTE ANS APRES

Le 20 décembre 1872—il y a presque cinquante ans—à 9 h. 50 du soir, Phineas Fogg revenait, à la minute précise qu'il fallait, d'un voyage autour du monde en 80 jours, dont Jules Verne nous a conté l'histoire merveilleuse et qui, depuis des années, enchante et ravit les jeunes spectateurs du Châtelet.

Passaporteur et son maître avaient, pour accomplir leur exploit, employé, tous les moyens de transport à leur disposition. Jules Verne les énumère avec fierté: paquebots, railways, voitures, yachts, bâtiments de commerce, trains, éléphants. Il en manque, direz-vous? Ou bien est-ce que, vraiment, il y a cinquante ans, on ne connaissait ni la bicyclette, ni l'aviation, ni l'auto, ni le sous-marin, ni le métro, ni la patinette? Eh! oui...

Notre tour de montrer quelque orgueil. En un demi-siècle, que de chemin parcouru! Si un nouveau Jules Verne voulait aujourd'hui écrire un "Voyage autour du monde," pourrait-il employer à ce périple toute les semaines? Il faudrait sans doute aller plus vite. Les transatlantiques "dernier cri" de Jules Verne, étaient encore des bateaux à roues, qui jaugeaient 2,500 tonnes et qui mettaient trois semaines à faire le trajet New-York-Liverpool. Quel rapport avec le Paris?